

Guillevic, le code civil de l'invisible

Alain BOSQUET

in *Le Figaro* du 21/03/1997

Le poète est mort à l'âge de 90 ans

Guillevic, le code civil de l'invisible

Vingt recueils traduits en plus de cinquante langues, grand prix de poésie de l'Académie française en 1976 : avec la mort d'Eugène Guillevic, la poésie française perd un de ses illustres représentants. Celui qui se comparait à un « menhir en balade un peu partout dans le monde » naît en Bretagne en 1907. Enfant mal-aimé, (« j'avais une mère vraiment méchante »), il quitte très tôt sa chère Bretagne de granit pour les terres d'Alsace. Il découvre la poésie « par des récitations scolaires (surtout par La Fontaine) et par les chants d'église, en particulier les psaumes. » Elève brillant, il prépare les concours administratifs et obtient un poste de rédacteur principal à la direction générale au ministère des Finances. Résistant surnommé « Serpières », Eugène Guillevic milite pour le Parti communiste et tente de concilier poésie et engagement politique. Mais peu à peu le citoyen s'efface devant le seul poète qui ne cesse de dire le rapport entre l'homme et les choses d'une manière dense, brève et inéluctable. Il laisse une œuvre majeure dont on retiendra les principaux titres : Terraqué (1942), Exécutoire (1947), Carnac (1961), Sphère (1963), Euclidiennes (1967), Ville (1969), Paroi (1971), Inclus (1973), Creusement (1987), Le Chant (1990), Etier (1991) et Innocent (1993), tous publiés chez Gallimard. Guillevic a aussi donné des recueils aux Editions de Minuit et Seghers.

Dès son premier livre, en 1942, Terraqué, Guillevic trouve son domaine, qui est unique par la mentalité comme par la forme. Il se détourne du lyrisme sentimental et des rapports psychiques, pour se demander ce que peut bien être le lien entre l'homme et la matière. Alors que l'on s'enfonce dans l'horreur, Guillevic dit sa solidarité avec l'objet, la pierre, la fleur ou le cosmos. Son verbe est bref, comme s'il voulait s'en tenir à une sorte de haï-ku aux prolongements sous-entendus. Il crée ainsi des proverbes de l'irréel, dont il rédige les lois.

Au lieu de paraître sec ou péremptoire, il laisse des lucarnes pour le rêve. Il imagine des ponts entre les éléments en principe incompatibles. Les vingt recueils qu'il publie avec régularité citons Sphère, Carnac, Du Domaine, Euclidienne en deviennent des fables de l'aléatoire. S'il lui arrive de vouloir raisonner, il pose des questions auxquelles nul ne peut répondre : « Où être bien ? La plainte / Est toujours là qui monte, / Comme si de monter / Lui donnait quelque sens. »

Concentrées, méditées, dépourvues d'éléments rhétoriques, ses interrogations s'imposent, comme si la raison avait toujours tort. La réconciliation entre le vrai invraisemblable et le vrai futur a lieu là où les mots sont les plus rares, donc les plus vigoureux : « Une pomme / Au bout d'un chemin. / as plus pressée / Que lui. » Ennemi de l'éloquence, capable de rendre le mystère presque simple, presque souriant, Guillevic est un poète de l'essentiel, avec un charme immédiat auquel le lecteur ne peut résister.